

LES MILLIONS HONTEUX

C'est un lieu commun de tous les temps que l'argent tient, dans l'époque où l'on vit, une place qu'il n'avait pas avant, et que vraisemblablement il n'aura pas après : le veau d'or ne date pas d'hier cependant, et il ne semble pas probable que sa fascination doive s'éteindre demain ; il est donc naturel que chacun veuille dire son mot sur le tyran, — de là ce roman.

Il n'y a pas que dans la façon dont on le gagne ou dont on le perd que l'argent est plein de drames ; il l'est encore dans la situation imposée par lui à ceux qui, à un moment donné, se trouvent fatalement placés sous son influence : en est-il de plus saisissante que celle d'enfants honnêtes mis, par la loi d'héritage, en possession d'une fortune que leur père a volée pour eux plus encore que pour lui, afin qu'ils occupent dans le monde la place que donne l'argent ?

Que vont-ils en faire de cette fortune ?

Y renoncer, c'est accuser leur père.

En jouir tranquillement, c'est devenir ses complices.

Sans doute, dans la vie courante, on rencontre nombre de gens qui sortent très tranquillement de cette situation, et ne s'embarrassent pas de ces scrupules dont ils n'ont même pas idée, trouvant que les millions, du moment qu'ils sont à eux, non au voisin, ne peuvent jamais être honteux.

Il est vrai que tous les caractères ne s'accroissent point de cette philosophie facile, et il n'y a qu'à regarder autour de soi pour trouver des cœurs plus hauts, qui ont mis en œuvre l'ingéniosité de leur esprit afin d'employer noblement l'argent volé tombé entre leurs mains propres; de même, on en peut trouver aussi qui, plus intransigeants dans leur droiture, ont refusé entièrement une fortune que leur conscience ne permettait pas d'accepter. Il serait facile de citer des noms, si les rappeler ne devait pas projeter sur eux une lumière blessante; car telle est leur situation qu'il faut à leur vertu l'ombre et le silence.

Ces héros sont rares, me dira-t-on. Je le reconnais. Cependant, il se rencontre des fils de gens tarés qui, pour ne point aller jusqu'à l'héroïsme, ne portent pas moins dans le monde une arrogante tristesse qui ne paraît pas conciliable avec les satisfactions de toutes sortes que leur donne leur fortune, et qui s'explique tout naturellement par cela seul qu'ils valent mieux que leur père, dont le souvenir ne les redresse avec des exagérations de matamore que parce qu'il les écrase.

C'est pourquoi les coquins, s'ils étaient complets, devraient élever leurs enfants en coquins, et ne

leur faire donner que des leçons de démoralisation.

En est-il beaucoup qui aient ce courage ?

Au contraire combien en rencontre-t-on qui, dédaigneux de l'estime du monde, dont ils ne prennent pas souci ou dont ils se moquent, ont peur d'être méprisés par leurs enfants et ne pensent à l'honneur que dans les sentiments de ceux-ci ! Si personnellement ils ont été victimes de certains accidents qui gênent leur attitude, ils veulent que leurs fils marchent franchement dans la vie : avec l'argent qu'ils leur ont gagné, cela leur sera facile.

Fiers, ces fils, glorieux de leur fortune quelle qu'en soit l'origine, oui, cela se voit ; ils font belle figure, grande figure ; le monde est à plat ventre sous leurs millions ; les cercles les plus fermés s'ouvrent pour eux ; les altesses royales ou impériales acceptent leurs invitations, en se faisant simplement payer un cachet proportionné à l'infamie héréditaire de leur hôte ; ils prennent pour eux et pour leurs enfants des femmes ou des maris parmi les noms les plus célèbres de la plus haute aristocratie, comme leur père prenait parmi ces noms ceux qui devaient paraître plus décoratifs dans les conseils de leurs sociétés.

Mais glorieux de celui qui leur a gagné cette fortune, jamais ; honteux au contraire, et d'autant plus honteux qu'ils désespèrent d'arriver à le faire oublier.

Et c'est là le châtement, car par une anomalie, qui peut paraître étrange, mais qui s'explique quand on va au fond des choses, il y a des coquins

qui exigent plus de leurs enfants que les honnêtes gens des leurs. Honnêtes gens, femmes honnêtes ne pensent pas à chercher quels sentiments leurs enfants peuvent éprouver à leur égard. Pourquoi, de quoi s'inquiéteraient-ils ? Ces sentiments sont certainement ce qu'ils doivent être, tendresse et affection mises de côté. La semence jetée dans leur cœur ayant germé donne naturellement sa moisson et non une autre. Puisque c'est de la graine de blé que ce cœur a reçu, ce n'est pas de l'ivraie qu'il va produire.

Mais le coquin, mais la gueuse ?

C'est chez ceux-ci que se montrent d'une façon intéressante les conséquences de cette anomalie. N'ayant eu d'autre but dans la vie que de faire fortune n'importe comment, ils devraient, ayant réussi, ne rien chercher au delà : ils ont vaincu, c'est parfait ; le reste existe seulement pour les imbéciles. Mais justement il arrive souvent que chez les forts, les très forts qu'on imagine au-dessus de toutes les faiblesses, subsiste un petit embryon d'imbécillité que malgré tout un organe mystérieux appelé la conscience a conservé vivace. Et alors, le coquin très fort, aussi bien que la gueuse, veut pour lui certaines satisfactions qui lui paraissent puériles ou cocasses chez les autres. Que le monde les méprise, ils s'en moquent ; que leurs enfants rougissent d'eux, ils en pleurent.

C'est pour développer cette situation que j'ai écrit les *Millions honteux*, mais en me préoccupant plus de ce qui se passe dans l'âme des héritiers d'une fortune volée que des souffrances de celui qui par le vol a acquis cette fortune.

Pour en tirer ce qu'elle pouvait donner, il aurait fallu deux romans, celui du père et celui des enfants ; j'ai jugé qu'un seul suffisait, et j'ai pris celui qui m'attirait davantage.